

## QUESTIONS DE STYLE : BALZAC ET FLAUBERT

### La critique littéraire

**Texte A** M.-Cl. Senninger, *Honoré de Balzac par Théophile Gautier* (recension par A. Rosa *Romantisme* Année 1982 36 pp. 115-117. « La grande étude » de Théophile Gautier

Gautier fut évidemment plus qu'un contemporain pour Balzac, et le rôle qu'il joua auprès de celui-ci ne se borna pas à composer le sonnet de *la Tulipe* pour les *Illusions perdues*. Il est l'auteur de toute une série d'articles de Gautier sur Balzac, différents de dates, de caractères et de fonctions.

Gautier initia Balzac à la peinture et cette amitié semble s'établir à travers une ambition commune : réussir au théâtre. Tout en favorisant, depuis son rez-de-chaussée, la publication des romans de Balzac dans la Presse, Gautier, dès 1838, pousse le romancier à écrire pour la scène. Nous ne sommes pas habitués à l'image à la fois comique et touchante de deux « ratés » du théâtre, condamnés, celui-ci à critiquer les pièces des autres, celui-là à être dépecé par des « carcassiers ».

A travers La « Grande étude », qui suit un itinéraire biographique, on assiste à la naissance d'une légende dont Gautier est sans doute à l'origine. On trouve là les principes de fabrication : évitant les « Souvenirs, souvenirs », Gautier traite le biographique non en anecdotes mais en enluminures. Les détails « vrais » : la goinfrerie, les demeures mystérieuses, les bons mots, les productions-miracle de drames en vingt-quatre heures, deviennent des prodiges poétiques. Représentant l'écrivain sur le modèle des héros qu'il a créés, Gautier aboutit à faire du premier le modèle explicatif des seconds. Le Balzac peint en jeune homme pauvre, en dandy, en visionnaire, a tantôt les traits de son modèle, tantôt ceux de Louis Lambert, de Raphaël, de De Marsay, de Facino Cane.

La « Grande étude » fait assister à la spectaculaire constitution d'une légende. A la figure du Génie, déjà fixée par Boulanger et David d'Angers, Gautier donne la parole et la vie et impose pour longtemps une imagerie de l'écrivain romantique qui éclipse l'idéal même de Balzac d'un poète héros de la pensée. Nulle innocence en effet dans le genre promis au succès qu'inaugure ici Gautier : celui du portrait de l'artiste en monstre sacré.

**Texte B : Mariolina Bongiovanni-Bertini , Gautier critique de Balzac. (Sur la « prose » balzacienne).**

Aussi longtemps que le style a été perçu comme la simple application d'une rhétorique, on a eu beau jeu, de Sainte-Beuve à Brunetière ou Lanson par exemple, de dresser la liste des *corrigenda* balzaciens, ou d'imputer à l'écrivain son défaut de méthode qui le conduit, en rallongeant et surchargeant toujours, à corriger sur épreuves ; il en résulte ce « je ne sais quoi de diffus, de bousculé et de brouillon », notait déjà Baudelaire, par quoi le style de l'écrivain a toujours semblé venir gâcher, même dans la perception d'un Gautier ou d'un Flaubert, le puissant génie du romancier. La réception scolaire s'est fait l'écho de ce préjugé (...)

Plus profondément, la condamnation du « style-Balzac » reflète un certain ordre du discours et des savoirs, que la prose balzacienne, au-delà même du discours que Balzac tient sur le style vient, au contraire, bouleverser de fond en comble.

«Écrire en prose *La Comédie humaine*, ce serait ainsi donner un autre sens, une autre vocation à la littérature de fiction, un statut spécifique à la prose narrative». Confrontée aux différents idéaux de prose par lesquels, comme le rappelle Michel Sandras, tout le XIXe siècle, de Chateaubriand à Mallarmé, ne cesse de mettre en question le partage de la prose et de la poésie, la prose balzacienne consent à faire le « deuil du poème » et à prendre résolument le parti du prosaïque. Elle ne relève alors ni tout à fait de la prose « commune », revendiquée par Nodier, ni tout à fait de la prose d'art, magnifiée par Flaubert; proche plutôt d'une « prose d'essayiste, capable de s'intéresser à des objets non spécifiquement littéraires », elle inaugure une « prose de la modernité », qui vaut avant tout par sa « vélocité d'exécution » et son « énergie » particulière.

## BIBLIOGRAPHIE

Mariolina Bongiovanni-Bertini, Gautier critique de Balzac. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 2003, n°55. pp. 501-518; doi : 10.3406/caief.2003.1514

[http://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_2003\\_num\\_55\\_1\\_1514](http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2003_num_55_1_1514)

(On trouve dans ce texte une excellente analyse des principaux travaux sur Balzac et une analyse comparées des travaux de Taine et de Gautier sur Balzac)

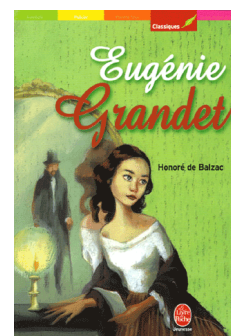
M.-Cl. Senninger, *Honoré de Balzac par Théophile Gautier* (recension par A. Rosa) Romantisme Année 1982 36 pp. 115-117.

## ANALYSE COMPARATIVE

Vous procéderez à l'analyse de chacun des deux textes suivants et en vous aidant des deux textes de critique littéraire, vous direz si le style de Balzac vous semble à la hauteur de la prose flaubertienne, et si les notions de « prose d'art », et de prosaïsme balzacien vous semblent pertinentes.

### Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, portrait de Nanon

[Félix Grandet (le père Grandet) est un tonnelier devenu extrêmement riche grâce à sa grande avarice; il fait travailler chez lui comme servante « la Grande Nanon ». J'ai fait apparaître en rouge les marques de l'ironie balzacienne et en bleu le portrait de Nanon qui tient en ces quelques lignes, portrait essentiellement physique]



À l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer<sup>1</sup> chez personne, tant sa figure semblait repoussante; et certes ce **sentiment était bien injuste**: sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde<sup>2</sup>; mais **en tout il faut, dit-on, l'à-propos**. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. Le père Grandet pensait alors à se marier, et voulait déjà monter son ménage<sup>3</sup>. Il avisa cette fille rebutée<sup>4</sup> de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier<sup>5</sup>, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une **créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité<sup>6</sup> vigoureuse comme l'était son intacte vertu**. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial<sup>7</sup>, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait **encore dans l'âge où le cœur tressaille**. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages<sup>8</sup>, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui **d'ailleurs l'exploita féodalement<sup>9</sup>**.

1. Se placer : entrer au service de quelqu'un comme domestique
2. Grenadier de la garde : soldat d'élite de la garde royale ou impérial
3. Monter son ménage : acquérir tous les objets divers nécessaires dans une maison
4. Rebutée : rejetée avec mépris
5. Tonnelier: il fabrique et répare des tonneaux
6. Probité : honnêteté
7. Martial : qui dénote ou rappelle la guerre, l'armée
8. Gages: somme versée pour payer les services d'un domestique
9. Féodalement : à la manière d'un seigneur du Moyen-Âge qui domine et exploite les serfs de son fief.

## Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, II, 8

On a ici un exemple de la « prose artistique » et du réalisme de Flaubert (dénudé du prosaïsme qu'on attribue, à juste titre au style balzacien), mais cette prose artistique est mise au service d'une visée argumentative éclatante. La haine de la bourgeoisie qui animait Flaubert trouve là à s'exprimer souverainement. C'est tout autant cette bourgeoisie provinciale sordide que l'abrutissement populaire qui est ici dénoncé. Tout évidemment ici tient dans la chute.

Vous avez sur le « webpédagogique » un commentaire tout à fait honorable (mais qui s'appuie sur un passage un peu plus long).

La scène se passe aux « Comices agricoles », le salon de l'agriculture avant l'heure si vous préférez.



Les comices agricoles, dessin de Charles-Henri Pille, XIX<sup>ème</sup> siècle (musée du Louvre)

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de

souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, [devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.](#)

### Eléments d'analyse

Il y a dans la prose balzacienne une ironie dont le texte de Flaubert est dépourvu. L'aliénation qui fait l'objet de la dénonciation dans les deux textes porte sur le rapport « peuple/bourgeoisie » pour Flaubert. Tandis que chez Balzac, ce qui est décrit est plus précisément l'habileté de Grandet dans la manière dont il sait exploiter la laideur de Nanon, dont il fait son esclave et qu'il asservit. Il faut donc essayer de distinguer le style et l'intention. Dans les deux cas, on a la description d'une servitude, mais elle n'est pas de même nature. Aucun pathos par ailleurs dans les deux cas. Il faut le souligner dans un commentaire composé. L'intention des deux prosateurs n'est pas de faire pleurer le lecteur, de susciter sa compassion. Là, le style est au service de la représentation sociale du monde, avec une opposition différenciée chez chacun des deux auteurs : Grandet/Nanon, le vieux seigneur et la serve, (droit de cuissage évoqué implicitement, Grandet cherche alors à se marier, à défaut, il va prendre la vieille Nanon à son service) ; la bourgeoisie épanouie/le peuple asservie et ramené au statut animal (ce à quoi Nanon n'est pas réduite).

La critique de Flaubert est infiniment plus féroce que celle de Balzac. Il dénonce toute une « classe sociale », tandis que Balzac ne fait que décrire un homme avisé et habile. Son analyse est psychologique autant que sociale. Aucune psychologie dans le texte de Flaubert. Mais une analogie implicite : celle d'un animal à demi conscient de ce qui lui arrive et qu'on examine pour lui donner un prix.

Par ailleurs Nanon est décrite dans la relation à Grandet, qui va en faire un instrument à son service. Dans les deux cas on a la description d'une servitude : consenti avec bonheur pour Nanon, inconsciente dans le cas de la vieille Catherine, ramenée au niveau de la conscience bovine.